LES MANUSCRITS *ne brûlent pas...*

La cheminée – c'est un foyer de souvenirs… dont le feu, réparateur, mais aussi destructeur et séducteur, traverse les siècles et communique à travers les flammes que les écrivains aiment tant… Ce témoin romanesque et presque invisible écoute le vent siffler à travers les champs avant de se recueillir dans les recoins ombragés des vieilles pages. Du fait de sa poésie, mais aussi de son incroyable versatilité et de sa nature ambivalente qui symbolise à la fois la vitalité, la mort et la renaissance, la cheminée apparaît et réapparaît dans la littérature, inspire les histoires au coin du feu, remplit l'atmosphère de son parfum intemporel et dynamise les dénouements des romans d'aventure avant de devenir elle-même un personnage.

« *À dix mètres de la route bordée d'herbe, ma cheminée – cette vieille cheminée Henri VIII – se dresse, énorme, massive, devant moi et mes possessions… La neige macule sa tête avant mon chapeau et chaque printemps, comme au creux d'un hêtre, les premières hirondelles y construisent leur nid. Mais c'est intra-muros que la prééminence de ma cheminée est la plus notable.*

Lorsque dans la pièce de derrière, réservée à cet usage, je me lève pour recevoir

▲ *Une cheminée Regency, comme on les voit dans le célèbre roman de Charles Dickens, Oliver Twist !*

mes invités (que, soit dit en passant, je soupçonne de venir voir ma cheminée plutôt que moi), je me tiens moins devant, à strictement parler, que derrière ma cheminée, qui est, en fait, la vraie hôtesse ».

Pleine de vitalité et de nostalgie, la cheminée d'Herman Melville n'est plus un objet, mais un personnage à part entière doté de sensibilité et de mémoire, d'orgueil et de caprices, telle une véritable maîtresse de maison.

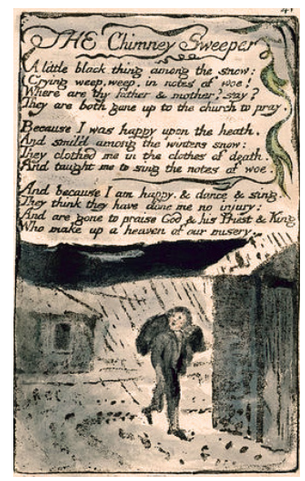
La cheminée, c'est aussi la fascination qu'évoque la nature maîtrisée dans une grande maison familiale campagnarde où on voit lentement changer les saisons et brunir les champs et les feuilles des arbres à travers les fenêtres. Les saisons passent, filent, reviennent… C'est l'univers de Colette dans *Le premier feu* et *Le dernier feu* :
« *Feu ! Te voici revenu, plus haut que mon souvenir, plus cuisant et plus proche que le soleil ! Feu ! que tu es splendide ! Par pudeur, je cache ma joie de te revoir, je ferme à demi mes yeux où la lumière amincit ma prunelle. Ne pétille pas trop, ne crache pas d'étincelles sur ma fourrure ; sois clément, feu varié, que je puisse t'adorer sans crainte… Je sais, puisque je suis chat, tout ce qui vient derrière toi, feu. Je prévois l'hiver que j'accueille d'une âme inquiète* »…

La cheminée évoque aussi l'ambiance des auberges à la Dumas ou à la Victor Hugo, sous la pluie battante quand les passagers de la diligence transis de froid se précipitent à l'intérieur pour se réchauffer.

Au fil des chapitres du roman, la cheminée tisse un lien imperceptible avec le lecteur, donne un goût particulier et colore les pages de sa chaleur flamboyante. Il suffit de se rappeler *Les Misérables* et l'auberge des Thénardier où la cheminée contribue fortement à l'aura du foyer la veille de Noël. Jean Valjean s'assied près de la cheminée « *les pieds sur les cendres chaudes* ». Eponine et Azelma jouent avec leur poupée près de la cheminée, tandis que cette place est interdite à Cosette qui tricote sous la table sans avoir le droit de se rapprocher plus près pour se réchauffer.

C'est aussi dans la cheminée que Jean Valjean découvre le sabot de Cosette où il dépose un louis d'or. Toute l'aura de Noël, de l'espérance et de l'attente de la magie y est :
«… *son regard rencontra la cheminée ; une de ces vastes cheminées d'auberge où il y a toujours un si petit feu, quand il y a du feu, et qui sont si froides à voir. Dans celle-là, il n'y avait pas de feu, il n'y avait pas même de cendre ; ce qui y était attira pourtant l'attention du voyageur. Il regarda et reconnut un sabot, un affreux sabot du bois le plus grossier, à demi brisé et tout couvert de cendre et de boue desséchée. C'était le sabot de Cosette. Cosette, avec cette touchante confiance des enfants qui peut être trompée toujours sans se décourager jamais, avait mis, elle aussi, son sabot dans la cheminée. C'est une chose sublime et douce que l'espérance dans un enfant qui n'a jamais connu que le désespoir* ».

▲ *Chez Balzac, le maître de maison est souvent représenté somnolent au coin du feu, symbole d'une certaine quiétude bourgeoise dans un décor opulent.*



▲ *La complainte du petit ramoneur de cheminée présent, notamment, dans Les Misérables de Victor Hugo.*

Dans les poèmes de Joachim du Bellay la cheminée revient encore comme un symbole d'enfance ou d'innocence disparue - un rêve désespéré du paradis à jamais perdu :
« Quand reverrai-je, hélas ! de mon petit village, fumer la cheminée et en quelle saison reverrai-je le clos de ma pauvre maison qui m'est une province et beaucoup davantage ? ».

La cheminée est aussi un outil favori utilisé pour des dénouements hors du commun, dans des romans d'aventure. Le conduit peut alors y jouer un rôle central. Dans Ruy Blas, mélodrame flamboyant de Victor Hugo, Don César de Bazan poursuivi sur les toits par des Alguazils passe par le grand conduit d'une large cheminée pour leur échapper. C'est un moment à la fois comique et dangereux qui lui permet de pénétrer le mystère de la maison où *Ruy Blas* a l'habitude de rencontrer secrètement la Reine.
Il se relève et dans une pièce très sombre tente de s'excuser avant de se rendre compte qu'il est seul :
Pardon ! Ne faites pas attention, je passe.
Vous parliez entre vous. Continuez, de grâce.
J'entre un peu brusquement, messieurs, j'en suis fâché !

▲ *Passer de l'écriture au dessin ! Rare photo de Guimard, père des stations de métro, auprès de la cheminée qu'il avait lui-même imaginée…*

C'est encore le conduit qui permet à d'Artagnan d'apprendre le complot entre le Cardinal de Richelieu et Milady.

Le conduit réapparaît aussi dans la littérature anglaise avec Dickens ou William Blake. Ici, c'est moins un outil purement théâtral et plus un sujet de critique sociale, notamment du métier des ramoneurs.
Le travail était sale, les risques étaient grands et les journées harassantes durant la saison de ramonage. Beaucoup d'enfants mourraient jeunes à cause de la suie toxique qu'ils décapaient des murs. Dans *Oliver Twist*, le petit Oliver doit devenir un apprenti-ramoneur, mais finalement et heureusement, trouve un autre maître.

▲ *Les illustrations des romans populaires font toujours la part belle aux cheminées ! « Eh bien, cria-t-elle en mettant ses deux poings sur les hanches, qui donc a toujours raison au logis ? »*

Chez William Blake le héros n'a pas autant de chance :
Quand ma mère est morte, j'étais très jeune et mon père m'a vendu avant que je sache crier « …amoneur ! …amoneur ! », alors vos cheminées je nettoie et dans la suie je dors.
Mais mis à part les images lugubres des petits enfants malheureux et étouffés dans la suie, la cheminée reste tout de même la reine de la littérature du XIXème siècle. Et même du XXème.

Chez Boulgakov, cette fois c'est l'auteur russe qui évoque le symbolique de la flamme dans son chef-d'œuvre célèbre, *le Maître et la Marguerite*.
Il revoit l'imagerie de la renaissance lors du Bal de Satan quand les macabres invités, des tueurs et des assassins, arrivent dans la grande salle de bal par le foyer d'une énorme cheminée en marbre. La cheminée, située en bas de l'escalier monumental, participe à leur métamorphose et à leur renaissance – juste pour la nuit de fête :
« *Tout en bas – et si loin que Marguerite avait l'impression de regarder par le petit bout d'une lorgnette –, elle voyait une immense loge de portier, où béait une cheminée si remarquablement vaste que son âtre insondable, noir et froid, aurait pu contenir aisément un camion de cinq tonnes… À ce moment, sortit de la cheminée un squelette sans tête et dont un bras était arraché. Il s'écroula à terre et devint aussitôt un homme en frac* ».
Dans le *Maître et la Marguerite*, la cheminée est aussi installée chez le Maître. C'est autour d'elle qu'il écrit son roman sur Ponce Pilate. C'est autour d'elle qu'il aime passionnément sa muse – Marguerite. Mais c'est elle aussi qui dévore son roman quand, désespéré par la censure et la bêtise des critiques littéraires, il le jette dans les flammes.
« *– Mais dites-moi, pourquoi Marguerite vous appelle-t-elle Maître ?* », *demanda Woland.*
L'autre sourit et dit :
– C'est une faiblesse bien pardonnable. Elle a une trop haute opinion du roman que j'ai écrit.
– Un roman sur quoi ?
– Un roman sur Ponce Pilate…
– Sur quoi, sur quoi ? Sur qui ? dit Woland, cessant de rire. À notre époque ? C'est ahurissant ! Et vous n'avez pas pu trouver un autre sujet ? Faites voir ça !
– Malheureusement, cela m'est impossible, répondit le Maître, parce que je l'ai brûlé.
– Excusez-moi, mais je ne puis vous croire, répliqua Woland. Cela ne se peut pas : les manuscrits ne brûlent pas ».

Et tant que les manuscrits ne brûlent pas, nous aurons toujours l'espoir que des cheminées ne vont pas disparaître et que leur poésie subtile gardera à jamais sa place inédite dans la grande littérature…

■ Marina Yaloyan

Journaliste à la télévision (France 24, M6, puis créatrice de l'émission « Vue sur Paris ») et dans la presse écrite (notamment au Journal du Parlement, aux Nouvelles Diplomatiques et à l'Unesco) Marina Yaloyan nous livre ici sa vision de la cheminée dans la littérature.

De son enfance passée au coin du feu, dans les pays de l'ex-URSS, où le poêle restait l'un des principaux moyens de chauffage, elle dresse un portrait intimiste de sa relation privilégiée avec les lettres françaises... ■